



Caroline Olivier-Ruchet

LA CAMPAGNE DES CORPS-FRANCS

1845

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

AVERTISSEMENT.....	3
LA CAMPAGNE DES CORPS-FRANCS.	4
Ce livre numérique :.....	17

AVERTISSEMENT

Aucun journal politique, en France, n'a donné un récit suivi et complet de la malheureuse expédition des corps-francs. Cependant aucun événement, depuis longtemps, n'avait occupé aussi vivement l'attention de l'Europe.

Une plume habile autant qu'impartiale a bien voulu tracer, pour l'Espérance, le tableau de cette lutte désormais célèbre ; nous sommes heureux de pouvoir publier un travail aussi précieux, et, nous osons le dire, aussi beau que celui qui suit.

LA CAMPAGNE DES CORPS-FRANCS.

Au mois de décembre 1844, le parti contraire aux jésuites dans le canton de Lucerne fit sa première faute politique en entrant dans une carrière de violence et d'illégalité, qui devait toujours plus l'éloigner de son but. Il avait la majorité réelle du pays ; mais ayant voulu attaquer le gouvernement à main armée, non-seulement il échoua dans cette tentative révolutionnaire, il donna de plus au pouvoir légal une force morale qui lui manquait. Le catholicisme et l'ordre public, se jugeant à la fois menacés, vinrent en aide à celui des deux partis qui les représentait encore. Tel fut le résultat de cette première entreprise malheureuse, dans laquelle le gouvernement d'Argovie et même celui de Berne parurent secrètement mêlés et plus ou moins compromis. Mais, outre le tort considérable et réel que l'insurrection fit, alors déjà, à la cause dont elle prenait le drapeau, elle entraîna naturellement des désastres et des malheurs particuliers sur tous ceux qui l'avaient fomentée ou soutenue. Le gouvernement fit des prisonniers et surtout des proscrits. Ceux-ci, en grand nombre, se réfugièrent dans les cantons voisins et amis, où leur présence apportait, avec de la gêne et toute sorte d'embarras, une grande irritation politique, une continuelle agitation dirigée contre le parti vainqueur, contre les jésuites et leurs adhérents.

Ce noyau de réfugiés, jetés à la frontière, aurait dû se fondre et se dissiper peu à peu, soit par des amnisties, soit par l'effet même, de plus en plus pesant, de cette charge imposée à

l'hospitalité. Il n'en fut en rien. D'un côté, on se montra incapable de générosité ; et de l'autre, de sagesse. Soit terreur panique, menaces réelles du pouvoir ou bruits d'alarmes répandus par les radicaux pour grossir le mouvement, l'émigration s'accrut dans des proportions étonnantes. Chaque parti ne manqua pas d'en accuser l'autre. La révolution du canton de Vaud pouvait aussi réclamer sa part dans l'effervescence générale qui déterminait la guerre civile quinze jours après ce renversement aveugle de la légalité dans un canton influent, dont s'enorgueillissaient à la fois la démocratie et la civilisation. La volonté souveraine du peuple et sa passion du moment avaient réussi à se poser là comme un principe suprême devant lequel tous les autres ne sont rien. Une si facile et si complète victoire en appelait d'autres ; elle encourageait les hommes *sans préjugés* qui pensent volontiers que c'est attenter aux droits du peuple que de lui déconseiller l'emportement et de vouloir l'empêcher d'en venir tout de suite aux dernières extrémités. Aux yeux des gens intéressés à se presser, il était évident aussi que la diète ne pourrait jamais rien faire. Tout concourait donc à pousser les populations vers une expédition nouvelle, plus forte, mieux combinée, appuyée sur un plus vaste ensemble de moyens. On crut même un instant que les gouvernements radicaux de Berne, d'Argovie, de Bâle-Campagne et de Soleure se joindraient aux volontaires, ainsi que le gouvernement régénéré du canton de Vaud ; ou du moins qu'ils appuieraient ouvertement leurs amis : ils y étaient en quelque sorte moralement engagés. Peut-être l'eussent-ils fait sans les notes diplomatiques ; de gré ou de force elles soulevèrent un peu le bandeau qu'on épaississait sur les yeux de la Suisse, à deux pas de l'abîme.

Un certain nombre de journaux avaient annoncé l'entrée des volontaires dans le canton de Lucerne pour le 27 ou le 28 mars. Le conseil d'État bernois comprit enfin, un peu tard, quelle gravité la situation prenait aux yeux de l'étranger, s'il était avéré que les gouvernements suisses ne pouvaient rien que se laisser mener à la remorque par l'émeute organisée sous le nom de corps-francs. Une proclamation parut donc contre ces

derniers ; elle les déconcerta un instant, mais ne fut accompagnée d'aucune mesure propre à en assurer l'effet. Les volontaires continuèrent à affluer de toutes parts vers le rendez-vous qui leur était assigné près de la frontière lucernoise ; savoir, les petites villes de Zoffingue dans le canton d'Argovie, et de Huttwyll dans celui de Berne. Ils emmenèrent avec eux sans opposition des pièces d'artillerie ; ils ne manquaient ni d'argent ni de munitions ; ils avaient même des obus et des fusées à la Congrève. Leurs batteries de campagne étaient pourvues de chevaux, leurs cadres militaires offraient des officiers choisis à ces bataillons improvisés. Leur ardeur n'était égalée que par leurs illusions. Chaque soldat arrivait pour sauver la patrie, à lui tout seul, bien persuadé en même temps qu'il n'aurait qu'à se montrer pour que les portes de Lucerne s'ouvrissent toutes grandes, et pour imposer sa volonté de *salut public*, sa volonté de vainqueur et de libérateur à la Vieille Suisse arriérée. Tel était donc le moral de l'armée des corps-francs, matériellement forte d'environ 8,000 hommes et de 12 pièces de canon. Elle avait les vertus, mais aussi le défaut capital des troupes réunies sous une impulsion ultra-démocratique. Les adeptes forcenés du niveau humanitaire sont, en général, les individus les plus incapables de se soumettre au niveau d'une discipline ou d'une autorité quelconque ; en sorte qu'à en juger par les faits, si le genre humain venait jamais à leur ressembler, ce serait, au nom de l'égalité universelle, le règne de la fantaisie et du despotisme de chaque homme, souverain envers et contre tous. Dans la guerre, où la première condition du succès, c'est l'obéissance des masses à la pensée d'un seul, rien ne peut contre-balancer l'effet dissolvant et mortel d'une pareille disposition. Le dévouement à la cause qu'on veut servir a beau être grand, il manque de base.

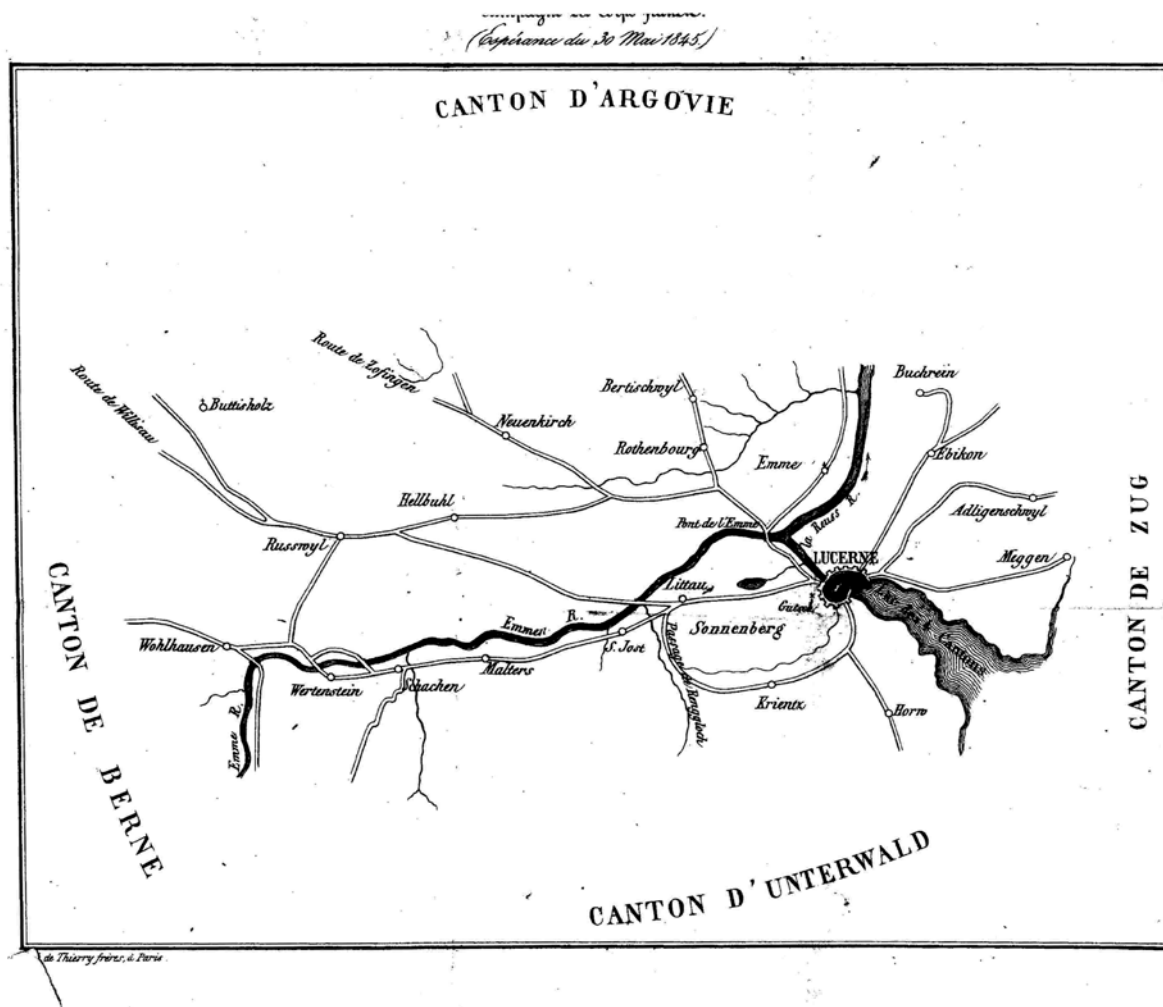
Le plan adopté par les chefs de l'expédition fut tenu très-secret ; il ne manquait ni d'habileté ni d'audace, et c'était peut-être le seul qui pût réussir. Au lieu de refouler les troupes lucernoises et de n'avancer que pied à pied en déblayant le terrain, les corps-francs devaient faire une pointe sur la capitale, par une route secondaire, non gardée, et surprendre ainsi la ville,

qui n'est qu'à neuf lieues de la frontière. L'occupation de Lucerne entraînait la soumission du pays et la chute du gouvernement. La rapidité de l'expédition prévenait aussi l'arrivée des petits cantons, l'intervention du Directoire, peut-être celle de l'étranger, car les corps-francs avaient tout cela à craindre par un retard. Ils partirent donc, le 31 mars, à une heure du matin, de leurs deux principaux centres de rendez-vous, Zoffingue et Huttwyll, et se réunirent, sans avoir rencontré de résistance, sérieuse, à Ettiswyll sur territoire lucernois ; de là, continuant leur marche en une seule colonne, ils se portèrent sur le village de Hellbuhl, où devaient commencer les opérations par lesquelles on espérait se rendre maître de Lucerne.

Le général ennemi, M. de Sonnenberg, avait divisé ses troupes en deux brigades, postées sur les deux principales routes qui conduisent à la capitale. Les corps-francs passèrent entre deux, laissant, à leur gauche, la brigade du colonel Goldlin à Munster et Sursee, et l'autre, celle de l'adjudant Placide Segesser, échelonnée à leur droite de Malters à Willisau. On a critiqué, avec quelque justice, les mesures défensives du général lucernois, ses bataillons éparpillés, sa première ligne traversée sans coup férir. Quoiqu'il en soit, si les qualités militaires consistent surtout dans le talent de tirer parti des positions et des moments, dans le courage de ne jamais désespérer, M. de Sonnenberg et ses officiers, le colonel Ellger surtout, malgré le premier désavantage, ont bien justifié la confiance de leurs compatriotes. Et quant aux corps-francs, s'ils échouaient, avec toutes ces troupes et le landstourm ou la levée en masse derrière eux, ils se trouvaient alors dans un coupe-gorge, ils étaient perdus.

Il s'agissait d'abord, pour les corps-francs, de passer la rivière qui les séparait de Lucerne, l'Emme, un des affluents de la Reuss. Le commandant en chef, M. le capitaine Ochsenbein, avait sous ses ordres M. Billot qui, au delà de Hellbuhl et vers le milieu de la journée du 31, prit le commandement d'une petite colonne destinée à faire une espèce de démonstration, de diversion ou de fausse attaque par le grand pont de l'Emme, près du

confluent. Cette colonne Billot se dirigea donc à gauche vers la rivière, tandis que le gros de la troupe descendit un peu à droite pour passer l'Emme sur un autre pont, vis-à-vis de Littau, et se trouver ainsi sur une seconde route qui rejoint la première devant Lucerne. (Voir le plan ci-joint.)



Avant de se séparer, les corps-francs avaient livré un combat d'avant-poste à deux compagnies lucernoises qu'ils forcèrent à se retirer du passage, et ils avaient défilé devant le landstourm de Russwyll fort d'environ 1,500 hommes et posté sur les hauteurs, mais qui n'osa pas les attaquer. Cependant le général Sonnenberg rappelait ses troupes, et, rentré à Lucerne à trois heures après midi ce même jour du 31 mars, il y trouvait déjà le contingent d'Unterwald averti le premier et accouru sur-le-champ. On envoya à l'instant des renforts à la division placée

à Littau et à celle qui défendait le pont de l'Emme. Une partie des forces resta pour protéger la capitale.

La colonne Billot arriva au pont de l'Emme avant les renforts ; mais elle y trouva une batterie d'artillerie, une division de chasseurs et deux compagnies de carabiniers. Elle voulut forcer le passage, se battit pendant deux heures avec beaucoup de témérité et de désavantage, perdit une centaine d'hommes, puis se mit tout à coup en pleine retraite ; oubliant même complètement son rôle et ses frères d'armes, au lieu de rester du moins à Hellbuhl pour les soutenir en inquiétant l'ennemi, elle rentra dans l'après-midi du 1^{er} avril sur le territoire argovien. Elle revint avec armes et bagages, et souffrit assez peu des attaques de la milice et du landstourm qui cherchait à entraver sa marche. Cette retraite et le succès de la défense du pont de l'Emme furent un grand encouragement pour les troupes lucernoises, tandis que le parti inconcevable pris par la division Billot d'abandonner l'expédition était de funeste présage pour le reste des corps-francs.

De l'endroit où la colonne Ochsenbein allait passer l'Emme il y avait deux routes sur Lucerne. L'une, directe, monte par le plateau de Littau sur un petit col, traverse ensuite des plateaux et une espèce de vallée en redescendant jusque vers la Reuss à l'entrée du faubourg. À droite s'élèvent les hauteurs du Gutsch, et, immédiatement au dessus de Littau, la montagne du Sonnenberg, autour de laquelle circule une autre route, dans le défilé du Renggloch : celle-ci conduit à Krientz, puis à Lucerne, où l'on arrive ainsi, par un détour, de l'autre côté et assez loin du Gutsch. On conçoit de quelle importance étaient cette route, le défilé du Renggloch et les hauteurs, soit pour l'attaque, soit pour la défense ; ni l'une ni l'autre ne s'en sont servies. Le général lucernois n'a pu faire parvenir ses ordres aux troupes qu'il voulut y placer, et, d'autre part, il y a un rapport du capitaine argovien Frey, qui avait été chargé d'occuper ces postes avec une compagnie de volontaires ; or, il déclare que ceux-ci l'ont complètement abandonné, avec la plus parfaite désobéissance,

dans les diverses tentatives qu'il a faites pour exécuter cette partie du plan d'invasion.

Le combat se limita donc sur sa ligne essentielle. Il y eut d'abord un engagement assez vif à Littau. La colonne Ochsenbein y passa l'Emme, et refoula avec tant de succès l'ennemi, que les renforts de ce dernier, arrivés à ce moment-là, se retirèrent aussi devant elle, et, après quelque désordre, furent ramenés par les officiers jusqu'à leur réserve devant la ville. Puis, enfin, ce bataillon, reconstitué, rentra dans la place¹. Ce fut alors seulement, les corps-francs ayant par leur victoire balayé toute résistance sur la route, qu'on fit garder le Gutsch par quatre compagnies, ainsi que le Renggloch et les forêts du Sonnenberg.

La route de Malters était occupée par une ligne d'avant-postes, des troupes lucernoises, placée là avant le début des hostilités, et qui avait été dépassée et laissée en arrière par l'ennemi sans combat. De leur côté, les corps-francs, maîtres des hauteurs de Littau, s'établirent sur celles qui dominaient directement leur chemin jusqu'au faubourg de Lucerne, vers lequel descendit leur artillerie. Le gros de la colonne stationna sur place. On espérait que la ville allait renoncer à toute résistance, de peur d'être bombardée, car on croyait posséder le Gutsch, tandis qu'on n'en avait que les abords. On comptait enfin, après une journée de marche et de combats, commencée à une heure

¹ Il paraît même qu'à ce moment-là on crut tout perdu à Lucerne. Mais des mesures étaient déjà prises pour transporter le gouvernement et ses forces à Meggen : de là, il aurait à son tour assiégé la capitale, si les insurgés l'avaient occupée. M. Schmidt, d'Uri, se jeta dans une petite barque pour aller chercher ses compatriotes qui n'arrivaient pas assez promptement : « Mais, lui dit-on, si Lucerne est prise et le Gutsch occupé ? – Nous les reprendrons, » répondit-il tranquillement. Et, en effet, les gens d'Uri se montrèrent dignes d'inspirer une telle assurance. »

du matin, n'avoir plus qu'à entrer dans Lucerne conquise et rendue.

La nuit était venue et, avec elle, semblait-il, un esprit de déception, de frayeur et de vertige parmi les corps-francs. Les Lucernois, au contraire, s'étaient fortifiés par le retour de la batterie de canon qui avait mis en déroute, au pont de l'Emme, la division Billot, et, plus encore, par l'effet moral de ce succès, suivi de la retraite d'une des colonnes ennemies. Ils ne voulaient cependant attaquer qu'au point du jour, et rien, de ce côté, ne justifie le mouvement rétrograde de la colonne assaillante pendant l'obscurité.

Il paraît qu'une grande indiscipline commença de se manifester parmi les volontaires. Ils se défiaient les uns des autres, et surtout de leurs chefs. Tous voulaient être des premiers pour entrer à Lucerne, tous aussi des premiers à se mettre en sûreté lorsqu'il faudrait redouter quelque péril. Un coup de feu, parti on ne sait d'où, fit tirer tout un poste sans qu'il vît aucun ennemi. La colonne à son tour fit feu de la même façon et comme si elle était attaquée. Bientôt la fuite commença, devint générale, et ne s'arrêta qu'à Littau. Là on apprit que les détachements qui gardaient les hauteurs avaient suivi l'exemple du reste et agi suivant leur bon plaisir, soit pour se précipiter en avant, soit pour se réunir au gros de la troupe. Il était dix heures du soir. On avait fait une marche exagérée ; la fatigue, le froid et la faim aidaient à la démoralisation.

Cependant une partie des assiégeants étaient restés à leurs postes devant Lucerne. C'était assurément l'élite de cette petite armée et ses véritables soldats. À dater de ce moment, on ne leur voit plus ni chef, ni artillerie, ni organisation quelconque. Ils sont abandonnés.

De même, à partir de Littau, où M. Ochsenbein se décida à opérer sa retraite avec armes et bagages, par la vallée de l'Entlibouch, on ne découvre plus ce commandant en chef, dont

la mort présumée passe pour une des causes de la déroute, et qui se retrouve chez lui, à Nidau, au bout de quelques jours.

Les troupes lucernoises gardaient le passage par lequel les corps-francs comptaient s'échapper. Elles avaient placé des postes dans les deux auberges du village de Malters, qu'il fallait nécessairement traverser. Vingt hommes de cavalerie, qu'on ne prit pas pour l'ennemi, trompèrent la vigilance des sentinelles ; mais, immédiatement après, un canon fut pris, qui, lancé à grand train et attelé de six chevaux, était parvenu déjà sur le bord de la rivière.

Ces avant-coureurs du corps en retraite avertirent la petite brigade stationnée à Malters de la nécessité de bien combiner sa défense. Une seconde pièce d'artillerie entra dans le village ; elle fut reçue et conquise par un feu bien nourri, en avant et en arrière. Ce fut alors qu'avec beaucoup de présence d'esprit un des officiers lucernois fit placer au plus étroit de la route un char de foin en travers, barricade d'un nouveau genre. À une heure du matin, une batterie de canon, entravée en effet par cet obstacle, fut prise après un combat assez vif. Depuis ce moment-là, la lutte devint toujours plus ardente et plus périlleuse. Les hommes du landstourm, dit M. de Sonnenberg dont nous citons ici le rapport officiel en l'abrégeant, rendirent des services essentiels aux troupes régulières : placés aux fenêtres de l'auberge de Klösterli et sur les escaliers qui se trouvent en avant de cette maison, où se concentra durant le reste de la nuit l'action la plus chaude, ils tiraient sur les volontaires marchant entre les voitures. Le nombre de ceux-ci augmentait d'instant en instant : canons, caissons, voitures de toute espèce, chevaux tués s'entassaient là. La nuit, poursuit le général lucernois, était assez sombre, et, afin d'empêcher l'ennemi de viser, on avait enlevé toutes les lumières de l'auberge donnant sur la rue et placé, sur une galerie, une lanterne qui éclairait la grange vis-à-vis ; en même temps un homme du landstourm avait été placé avec une lampe sur les dernières marches de l'escalier, et cette lampe, au moyen d'un réverbère, jetait assez de lumière sur l'ennemi pour

que nos soldats, qui étaient dans l'ombre, pussent facilement viser. L'homme qui a tenu cette lampe au plus chaud du combat et sans quitter son poste un seul instant, était âgé de soixante-sept ans ; il se nomme Zimmerli : c'est un voiturier ; un cordonnier, nommé Bolzern, se tint constamment auprès de lui, prêt à le remplacer ; Bolzern perdit le doigt du milieu de la main droite, Zimmerli a eu une légère blessure au cou. À deux heures, plus de 200 hommes des corps-francs attaquèrent de front l'auberge du Kløesterli. Ils avaient placé, à l'entrée du village, des canons qui tiraient à boulet et à mitraille pour aider cette charge où, de part et d'autre, on montra beaucoup de résolution et d'intrépidité. Le landstourm se défendit vaillamment, et les voltigeurs lucernois, le premier rang genou en terre, reçurent l'ennemi avec un feu nourri et régulier. Deux fusées à la Congrève furent lancées sur le Kløesterli : l'une tomba dans la rue et y éclata ; la seconde, à laquelle était attachée une grenade, entra par une des fenêtres de l'auberge et y mit le feu ; il fut éteint aussitôt. Ce fut un moment critique, car le bruit et le sifflement inaccoutumé de ces projectiles avaient surpris les Lucernois jusqu'à les faire plier un instant ; mais l'adjudant Segesser les ramena immédiatement à leur poste. On sonna de nouveau le tocsin, et le combat finit par la déroute complète des corps-francs.

La dernière attaque eut lieu à quatre heures et demie du matin, après plusieurs autres encore : elles furent toutes repoussées. Les volontaires, n'ayant pu réussir à forcer le passage, essayèrent de s'échapper isolément, et furent presque tous pris par les paysans. Quatre obusiers de Bâle-Campagne et d'Argovie, trois canons d'Argovie et de Berne, quatre caissons, une voiture chargée de fusées à la Congrève, une voiture chargée d'outils de fortification, plusieurs chars de vivres, une quantité d'armes et trente chevaux vivants furent les résultats de la victoire. Cet engagement, où les Lucernois combattirent seuls, fut un des plus longs et des plus sanglants de la campagne.

Pendant cette affaire, dont on n'avait pas la moindre idée à Lucerne, le gros des troupes alliées y arrivaient, elles aussi, pour

se comporter vaillamment. On dit que lorsque le contingent d'Uri débarqua, de grands vases pleins de vin étaient placés dans les rues pour désaltérer les soldats ; mais ceux-ci s'écrièrent tous : *L'ennemi d'abord, le vin après.*

À cinq heures et demie du matin, le signal de l'attaque fut donné par trois coups de canon, et les troupes de Lucerne, laissant une garnison dans la ville, s'avancèrent contre les positions occupées par l'ennemi. Quelques bandes de volontaires se défendirent dans les maisons du faubourg, et, après les avoir évacuées, elles se réfugièrent dans les forêts qui bordent la route, au-dessous du Gutsch. Pour les en chasser, il fallut des combats répétés et opiniâtres. Ce noyau courageux de volontaires se défendait avec une intrépidité digne d'un meilleur sort et d'une plus droite cause. Une dizaine de corps-francs de Bâle-Campagne, postés sur un mamelon du Gutsch, avaient été abandonnés de leurs camarades. Attaqués par des chasseurs d'Unterwald, ils se défendent intrépidement, sans perdre un pouce de terrain. Sept sont tués ou blessés, les trois derniers continuaient leur feu lorsqu'un officier, touché de leur intrépidité, fit cesser le combat et laissa partir ces courageux adversaires.

Pendant trois heures, la division lucernoise qui avait gardé le Gutsch pendant la nuit, et qui suivait par les hauteurs la marche de l'autre division déployée sur la route, ne cessa pas de se battre. Ce trajet ne fut qu'un effort continu pour balayer les bois pleins d'ennemis. Des masses nombreuses de corps-francs se jetèrent à plusieurs reprises et de divers côtés sur ces compagnies, sans réussir à les entamer. Arrivées à la fin de la forêt du Gutsch, qu'elles venaient de faire évacuer par les dernières forces de la colonne en fuite, elles se réunirent, près de Littau, au corps principal.

Il avait avancé lentement, s'étonnant fort de ne rencontrer ni artillerie, ni masses d'infanterie, ni rien qui indiquât le moindre vestige d'une armée organisée : on ignorait encore la disparition de tout cela. Sur le Sonnenberg, cependant, appa-

raissaient des corps-francs en nombre assez considérable. Quelques décharges d'artillerie les mirent en désordre. Un bataillon de Zoug, précédé d'une compagnie d'Uri, s'élança contre eux, « chantant les joyeuses chansons des montagnes, » escada le Sonnenberg sous le feu constant de l'ennemi, et mit en déroute ce dernier corps, qui chercha à s'échapper par groupes isolés, presque tous, plus tard, faits prisonniers par le landstourm.

Dès lors, dans tous les sens, ce ne furent que rencontres et combats fortuits entre les volontaires qui voulaient s'ouvrir un chemin, seuls ou en petites bandes, et les troupes victorieuses qui les avaient cernés et les poursuivaient avec un zèle infatigable. Depuis dix heures du matin, le 1^{er} avril, il n'y a plus eu de lutte véritable ; il n'y eut plus que le développement et la suite de la déroute des corps-francs.

Les résultats bien connus de cette malheureuse campagne sont, du côté des corps-francs, une perte de deux à trois cents hommes, plus de deux mille prisonniers, tout le matériel de guerre abandonné, à l'exception des deux canons de la division Billot, beaucoup d'armes, la caisse militaire, des chars de vivres, les drapeaux de l'expédition tombés entre les mains de Lucerne et de ses alliés. Il n'y a aucune proportion entre ces pertes et le très-petit nombre des morts et des blessés, dans le parti vainqueur.

Mais la conclusion finale de ce triste événement, de cette tentative mal conduite et mal inspirée, est un échec encore plus honteux à la cause des corps-francs, du moins aux yeux du peuple, qui a envisagé comme une ignominie ce rachat des prisonniers, seul moyen de lever à l'amiable une difficulté capitale. Ces deux mille hommes à nourrir étaient une charge pour Lucerne ; elle a offert de les rendre pour de l'argent, dont elle avait besoin pour ravitailler ses finances délabrées. Elle n'exceptait du traité que ses propres ressortissants, qu'elle se réservait le droit déjuger et de punir. Les cantons compromis s'estimèrent

heureux d'obtenir à ce prix la délivrance de leurs volontaires pris en terre confédérée les armes à la main. La somme totale fut donc amenée à Lucerne en fourgons, et les prisonniers remis en échange ; cette somme monte à plus de 600,000 francs ; Argovie en a fourni pour sa part environ trois cent mille et Berne cent mille.

Ce dénouement vulgaire d'un drame si passionné a d'autant plus refroidi, qu'il a été non-seulement approuvé, mais en quelque sorte exigé par les populations d'où le mouvement est parti : en sorte qu'en sévissant contre les corps-francs, soit en les abandonnant à leur sort, les gouvernements de Berne et d'Argovie avaient en perspective une révolution ultra-radical qui les eût renversés. Ils ont cédé. Il s'est fait tout à coup dans les affaires suisses un calme auquel il ne faut pas trop se fier, car si tout est suspendu, rien n'est décidé.

FIN.

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en décembre 2013.

– **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé d'après : (sans nom d'auteur), *La Campagne des Corps-Francs Extrait de l'Espérance*, Paris, Delay et Lausanne, Bridel, 1845. L'illustration de première page, *Conflict at Lucerne*, est tirée de Wikimedia. Elle provient de : *The Illustrated London News* (4 décembre 1845).

– **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://wwwebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://www.mobile-read.com),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.